

« Que faisiez-vous le 28 février 1990 ? »

Cette piste d'écriture, lancée par la bibliothèque de Saint-Herblain, m'a amusée, intriguée...

Je suis allée mettre le nez dans l'agenda de 1990 et dans mes carnets...

Je me suis laissé aller à lire des dizaines de petites pages noircies serrées. Des pages troubles. Des pages de grande solitude. Et je me suis trouvée soudain envahie par des souvenirs, des visages, des mains, des regards. Tout un désordre vivant du présent d'autrefois.

Un élément précis : le 28 février 1990, sur la scène du Théâtre Sorano, *La Maman et la Putain* de Jean Eustache, mise en scène de Jean-Louis Martinelli. Je jouais !

Oui ! Je me souviens ce drôle de quintet que nous formions, Charles Berling, Sylvie Milhaud, Anouk Grinberg, Gérard Barreaux et moi. Je me souviens des attentions amicales de chacun. De la simplicité dans le travail. Et du plaisir. Je me souviens de l'accordéon de Gérard et des joies de la musique partagée. Je me souviens de l'excursion dans les Pyrénées, avec Charles qui riait et Gérard qui glissait dans la neige en mocassins de ville ; j'ai encore le bâton sculpté, cadeau des deux ! Je me souviens du grand sourire de Sylvie et de sa présence tendre et blessée. Je me souviens de la généreuse affection d'Anouk. Et je garde précieusement les bijoux offerts par elle et Gérard, broche et bague trouvées dans une petite brocante. Toulouse ! Son soleil d'hiver !

En dehors des moments liés au spectacle, j'étais dégingolée. Une loque de fille. Ne sachant plus par quel bout attraper l'existence. Ni comment croire encore... en l'amour... en l'écriture... en ma capacité à entraîner un groupe de comédiens dans une aventure théâtrale. Tout ce que ma vie de jeune femme semblait avoir bâti s'était écroulé en 89. Je n'avais pas d'humour, et c'est juste aujourd'hui que je pense « 89 : révolution ! ».

L'homme aimé, disparu.

Et la folle explosion d'*Éclats*, à Avignon, puis à Paris, puis lors de cette tournée qui commençait à Angoulême...

Autrefois, l'homme aimé, avec son nom de miel, il me chantait *Léna* : « Léna toi qui es loin si loin d'Angoulême... ».

Fin 89 à Angoulême, il n'y avait plus d'amour.

Et quels éclats de violence dans la troupe d'*Éclats* !

89 : année pénible.

90 sera celle de mes renaissances. Sensuelle. Sexuelle. Professionnelle.

Mais le 28 février, rien encore ou presque.

Juste jouer. Ni la maman ni la putain. Deux petits rôles, Gilberte, la sage et Jessa, la déchirée.

Gilberte avec son léger accent du Sud-Ouest ; Jessa, drôle de fille ravagée de démangeaisons, elle faisait rire en disant : « J'ai raté mon suicide »... Et j'aimais cela. Je jouais ; « avec plaisir », comme disent les Toulousains. Je jouais. Je me régalais.

Et chaque soir, j'entendais ce dialogue d'Eustache, resté depuis dans ma mémoire :

— Vous allez bien ?

— Quelle drôle de question ; bien sûr que non.

C'était comme ça, la vie en février 1990 : n'aller pas bien, bien sûr que non !

Et puis en rire. Retrouver l'élan, le goût. Tracer ma route dans une broussaille d'appétits revenus.

Avoir les cheveux courts comme un duvet de jeune poussin. Sentir les frémissements du printemps. Jouer. Avec la vie.

Écrire. Dans le secret des carnets. Être. Ni maman, ni putain.

Aujourd'hui, je me dis que j'étais très jeune, pas même trente étés ! Je feuillette le livre dans lequel est édité le texte d'Eustache. Les mêmes mains sur le même papier. Vingt ans plus tard...

En 1990, je ne me sentais pas jeune et je n'imaginai pas la suite. En 1990 comme en 2010, je dansais sur le fil, entre manque et désir.

*Catherine Anne, Paris, octobre 2010.*

*Je dédie ce texte à Gérard Barreaux, magnifique accordéoniste et homme délicat.*